

XYZ. La revue de la nouvelle

Fous alliés

Dominique Chicoine



Number 78, Summer 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3438ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Chicoine, D. (2004). Fous alliés. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (78), 26–31.

Fous alliés

Dominique Chicoine

Le 4 septembre. C'est la dernière fois que j'ai vu mon père. La dernière fois que je lui ai parlé de vive voix. Presque deux mois, oui. C'était un vendredi. Il était venu à la maison pour m'aider à tailler la haie. Quand il est arrivé, j'ai cru qu'il était normal, j'ai même trouvé qu'il avait l'air en forme et je me rappelle lui en avoir fait la remarque. La petite était contente de le voir, elle s'est assise sur ses genoux pendant qu'il buvait son café instantané. Café, c'est une façon de parler. Un quart de cuillerée de café, quatre cuillerées de sucre et un peu d'eau froide. Il en boit au moins une douzaine par jour. Ça le regarde, remarquez. Je dis ça seulement pour faire voir qu'il est bizarre, c'est tout. Enfin, vous en connaissez combien des mecs qui boivent ce genre de truc ? Ils sont sûrement pas légion.

Je ne peux pas dire qu'on se voit souvent, non. Mais régulièrement quand même. Il appelle toujours avant de venir, il ne veut pas me déranger. Je trouve ça bien de sa part. Ce vendredi-là, je savais qu'il viendrait parce qu'on s'était parlé au téléphone la veille et qu'il m'avait proposé son aide. Il me rend souvent service, comme ça, surtout depuis que Michel, mon mari, est mort. Il a eu un accident de moto l'été dernier.

Mon père est arrivé vers trois heures et demie. Il avait mis une casquette et j'ai trouvé ça étrange. Ce n'est pas son genre. Je crois même que c'était la première fois que je le voyais avec une casquette. Il m'a dit que c'était à cause du soleil. Enfin, pour se protéger les yeux du soleil, vous voyez. Il portait un jeans et une chemise verte, mais ça, je vous l'ai déjà dit.

La petite ? Elle avait une robe bleue et des sandales. Deux tresses blondes, oui, jusqu'aux fesses. Elle n'avait pas de manteau. Je sais que c'est idiot, mais je n'arrête pas de penser à ça. Je me dis qu'elle doit avoir froid, maintenant que l'automne est arrivé. Il lui faudrait un manteau. Et des chaussures aussi. Ça m'obsède. J'y pense tout le temps. J'aurais dû faire plus attention, j'aurais dû

voir qu'il n'était pas bien. Ce qui est sûr, c'est que s'il ne s'était pas mis en tête de venir m'aider cette journée-là, s'il s'était mêlé de ses affaires, on ne serait pas ici, vous et moi. Et ma fille serait avec moi plutôt qu'avec ce vieux con à moitié siphonné qui connaît tout de la vie des fourmis, mais qui n'est pas foutu de lui brosser les cheveux ou de penser à lui mettre une veste pour qu'elle ne prenne pas froid.

Oh! mais bien sûr, je sais qu'il est médecin. Je sais que si ma petite Noémie pète une crise d'appendicite, il est tout à fait l'homme de la situation. Sauf qu'en ce moment, elle a probablement plus besoin d'une bonne paire de chaussettes pour se tenir les pieds au chaud que d'un bistouri, même si c'est un expert qui le tient.

Il est médecin. *Big deal!* Ça attire le respect ça, monsieur! Aux yeux de tous, le docteur Marien est un homme formidable. C'est un excellent chirurgien, consciencieux, qui va même jusqu'à visiter ses patients à domicile, après les avoir opérés, pour s'assurer que leur convalescence se déroule bien. Il ne s'en fait plus des comme lui. La liste de ses qualités est longue: c'est un intellectuel, il lit tout ce qui est à la fine pointe de la science; il est patient, toujours prêt à écouter les autres; il n'a jamais renié ses origines modestes, son père était ouvrier, et les gens l'admirent pour son humilité; il a beaucoup d'entregent et certains vous diront même qu'il a le sens de l'humour. Ceux-là, surtout, se gourent totalement! Mon père n'a pas d'entregent et rien n'est plus loin de lui que l'humour. Il fait son travail, tout simplement, ce qui implique qu'il doit parler aux gens et les dérider de temps en temps. En dehors du boulot, il ne parle à personne. Il n'a aucun ami, sa femme l'a quitté depuis belle lurette et ses enfants ne lui parlent plus.

Excepté moi, bien sûr. Il n'y avait que moi qui gardais contact avec lui.

Pourquoi mon frère et ma sœur ne voulaient plus le voir? Parce que mon père a deux personnalités: l'une publique, tout en sourires et en gentillesse, et l'autre privée, qui est tout le contraire. Les étrangers auraient peine à reconnaître dans cet homme manipulateur et méprisant leur cher docteur Marien.

Prenez ma sœur, par exemple. Quand elle a annoncé à mon père qu'elle quittait les sciences et qu'elle voulait faire ses études à l'école des Beaux-Arts, il lui a dit qu'il ne pouvait concevoir qu'elle gaspille sa vie à s'intéresser à des balivernes. Il lui a dit qu'elle allait crever de faim et que ce serait bien fait pour elle. Selon lui, à s'entêter dans cette voie, elle allait regretter d'avoir passé sa vie à peinturlurer sans rien faire d'utile pour quiconque. Peinturlurer, c'est bien le mot qu'il a utilisé, peinturlurer, vous vous rendez compte ?

Je sais que je ne peux pas fumer ici. Mais je m'en tape. Vous en voulez une ? Non ? Tant pis. Ouf ! Ça fait du bien, surtout quand on n'a pas le droit.

Où en étais-je ? Ah ! oui, cette fois-là, ma sœur s'est engueulée avec lui, elle criait comme une outarde. Ne riez pas, c'est une de ses expressions favorites. Pour lui, toutes les femmes sont des hystériques, dans le sens médical du terme. Et les femmes hystériques crient, c'est bien connu. Nous étions colocataires à l'époque, ma sœur et moi, nous habitions un sous-sol rue Papineau, au sud de Sherbrooke, pas exactement le paradis, si vous voyez ce que je veux dire. Mon père ne nous donnait pas un sou. Il voulait qu'on apprenne à se débrouiller. Je sais, je m'éloigne du sujet. Donc, ma sœur criait et le voisin du premier s'est mis à frapper sur le plancher, il disait qu'on l'empêchait d'écouter son hockey. C'est juste pour vous expliquer le contexte. J'y arrive, patience. Moi, comme toujours, je savais pas trop si je devais m'en mêler. Finalement, ma sœur est partie, j'ai calmé mon père qui a fini par quitter l'appartement lui aussi, et nous n'avons plus eu de ses nouvelles pendant environ six mois. Quand il est finalement revenu, pas moyen de savoir où il avait trimbalé sa carcasse pendant tout ce temps. À l'hôpital où j'avais téléphoné pour m'informer de lui, on m'avait dit qu'il était en congé pour une durée indéterminée. Après son retour, chaque fois qu'il venait à l'appartement, ma sœur s'arrangeait pour sortir. Puis, elle est partie vivre en France où elle habite encore maintenant. On s'envoie des courriels de temps en temps, mais je ne crois pas qu'elle ait gardé contact avec papa.

Vous trouvez pas qu'il fait chaud ici ? Je commence à avoir mal à la tête. Vous voulez bien ouvrir un peu ? Merci, vous êtes gentil.

Oui, j'ai aussi un frère plus jeune que moi. Il a trente et un ans, mais il a l'âge mental d'un enfant de sept ou huit ans. C'est ma mère qui s'occupe de lui, encore aujourd'hui. Mon père ne s'en est jamais occupé, peut-être même jamais préoccupé. J'en sais trop rien. Ce que je peux vous dire, c'est que quand on demandait à mon père combien d'enfants il avait, il répondait : « J'ai deux belles grandes filles ! » Depuis que mes parents sont séparés, ça doit bien faire une dizaine d'années maintenant, mon père n'est pas allé voir mon frère une seule fois.

Vous n'auriez pas quelque chose à boire ? Dans le petit bureau, derrière vous, il n'y aurait pas du scotch, par hasard ? Bon, d'accord, si vous trouvez que j'exagère. Un verre d'eau, c'est trop demander ? D'accord, j'attends.

J'ai toujours eu un peu peur de lui, je dois l'avouer. J'ai toujours eu peur de le décevoir. Avec ma sœur qui n'en faisait qu'à sa tête et mon frère dont on ne pouvait rien espérer de bon, il ne restait que moi pour sauver l'honneur de la famille. Je devais faire quelque chose d'important, quelque chose de significatif, je devais faire en sorte que ma vie soit utile, faire en sorte de n'avoir pas vécu pour rien. Mais même avec toute la bonne volonté du monde, qu'aurais-je bien pu faire, moi qui n'ai aucun talent ? Je vous le demande ? J'ai un *job* minable, je sais bien. Je passe mes journées à servir des cafés à des clients qui n'ont rien d'autre à faire de leur vie que de venir passer leur journée au *Bistrot du coin*, à boire et à fumer des cigarettes. C'est pour ça que je vous disais que je m'y connais quand il est question de café. C'est vrai que c'est un boulot de merde. Je n'ouvre pas des ventres, je ne coupe pas des intestins malades, je ne sauve pas des vies. Mais ne pourrait-on pas dire que je soulage, ne serait-ce qu'un tout petit peu, l'humanité ? Après tout, j'écoute les clients me parler de leurs petites misères, de leur vie ordinaire, du manque de courage qui leur coupe les ailes. Moi, la fille de l'illustre docteur Marien, je me sens plus proche d'eux que des gens instruits et cultivés auxquels mon père souhaiterait que je ressemble.

Ah! enfin, un verre d'eau! C'est pas trop tôt! Des cachets? Vraiment, vous croyez que cela soulagera ma migraine? Si vous le dites.

D'accord, revenons à ce fameux vendredi. Mon père avait l'air bien, comme je vous l'ai dit. Il n'avait pas ses yeux fous, comme ça lui arrive parfois. Il avait apporté un livre à la petite, ça parlait des insectes, je crois. Ils l'ont regardé ensemble, dans le salon, pendant que je préparais le café. Puis, ils m'ont rejointe à la cuisine et la petite s'est assise sur ses genoux.

De quoi nous avons parlé? Je ne sais trop, de tout et de rien. Je ne m'en souviens pas. C'est important? Ah! oui, ça me revient maintenant. Nous avons parlé de la petite, de son mutisme. Je déteste quand il fait ça, quand il parle devant la petite de son problème, il en parle comme si elle n'était pas là, comme si, parce qu'elle est muette, elle n'entendait pas. Elle entend très bien, ça, je peux vous le garantir. Elle n'est pas idiote, elle comprend tout ce qu'on dit. Il s'est mis à critiquer la façon dont je l'élevais, il a remis en question mes qualités de mère, m'a dit que je ne la nourrissais pas bien ou plutôt pas assez. C'est vrai qu'elle ne mange pas beaucoup, parfois quelques morceaux de pomme suffisent à la contenter. Mais est-ce que j'y peux quelque chose si elle n'a pas beaucoup d'appétit? Je ne vais quand même pas la gaver. Il m'a aussi reproché de l'emmener avec moi au travail. C'est vrai qu'elle m'accompagne parfois. Comment faire autrement? De toute façon, au restaurant, elle ne dérange pas beaucoup. Elle s'assoit gentiment à la table près de la porte des toilettes et elle dessine. Elle aime bien dessiner. Des insectes surtout.

Bon, il me semblait bien qu'on finirait par en parler. Oui, je risque de perdre mon boulot. Et alors? De toute façon, j'en ai marre de ce restaurant supposément branché. Le patron est un dégénéré. Il dit que je passe mon temps à parler toute seule et que je ne sers pas bien les clients. Enfin, quoi, les clients! Je leur sers leur café et ils ne demandent rien d'autre. Ils sont contents. Que voudraient-ils de plus, les clients? Ce sont de vieux croulants ou encore des étudiants fauchés. Ils passent l'après-

midi à siroter une tasse de café qui refroidit, ils feuilletent le journal pendant des heures ou alors ils font semblant d'étudier et ils regardent par la fenêtre chaque fois que quelqu'un passe dans la rue. Quand ils partent enfin, je me compte chanceuse s'ils ont eu l'idée de me laisser un pourboire. La plupart ne laissent rien, vous vous rendez compte ?

Dites donc, c'est quoi ce truc que vous m'avez fait avaler ? Je me sens étourdie, tout à coup. D'accord, ça va, ça va, je me calme. Vous voyez, je suis détendue, là, d'accord, je me rassois. Vous êtes content ? Si vous voulez, oui, je continue. Ce jour-là, quand mon père est venu, c'était quel jour déjà ? Je vous ai dit vendredi ? Vous en êtes sûr ? J'ai l'impression que c'était plutôt samedi. Mais si vous le dites, d'accord, c'était un vendredi. On va pas en venir aux mains pour un détail aussi insignifiant. Mon père est arrivé, il avait plutôt l'air bien, je lui ai fait un café, et... Quoi ? Je vous l'ai déjà dit ? Bon, ça va. On va pas s'énerver pour si peu. Après avoir bu le café, nous sommes sortis dehors, oui, nous sommes sortis tous les trois dehors, Joannie, mon père et moi, et...

Pardon ? Je vous ai dit qu'elle s'appelait Noémie ? Vous déraillez ! Qu'est-ce que vous essayez de faire au juste ? Vous croyez que je ne vois pas clair dans votre jeu ? Vous me faites bouffer des saletés de pilules et, ensuite, vous essayez de me faire croire que je ne sais pas le prénom de ma propre fille ! Allez vous faire foutre ! Mon père me l'a enlevée, il s'est sauvé avec la petite, espèce d'abruti ! Et je devrais rester calme ! Je n'aurais jamais dû venir ici, j'aurais bien dû me douter qu'entre médecins, vous alliez vous soutenir. Nous sommes sortis dehors tous les trois, Noémie... Joannie... mon père et moi. La petite voulait jouer à cache-cache. Elle voulait se cacher avec son grand-père pendant que moi je compterais. J'ai voulu lui faire plaisir, j'ai compté, compté, jusqu'à dix, puis jusqu'à cent, puis jusqu'à mille peut-être. Je ne sais plus. Je me suis arrêtée, je les ai cherchés... je croyais qu'ils étaient cachés dans la haie... J'ai coupé les branches avec le sécateur... Bon Dieu que j'ai mal à la tête, j'ai la bouche sèche aussi, vous croyez que je pourrais m'étendre un peu, docteur ?